

TRAVAILLER POUR LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE OU POUR LE SOCIALISME...

Umanità nova - 9 juillet 1922

«On nous dit qu'en collaborant, nous aidons la bourgeoisie mais je réponds, moi, que la bourgeoisie a encore assez de force et d'énergie pour pouvoir se donner elle-même une nouvelle vie.

Du reste, en travaillant pour la société bourgeoise, on travaille pour le socialisme, tout simplement: la réalité montre que plus le capitalisme est développé, et plus le socialisme est fort».

Voilà ce qu'a dit D'Aragona, au Congrès Confédéral de Gênes.

Que la bourgeoisie ait assez de force et d'énergie pour continuer d'exister, nous n'en doutons pas le moins du monde. Elle est en possession de la plus grande partie de la richesse sociale, et grâce à cette richesse, elle peut exploiter le travail matériel et intellectuel de tous, disposer du pouvoir politique, se rénover et se redonner une nouvelle jeunesse en co-intéressant à ses privilèges et en absorbant ainsi en son sein un grand nombre de ces éléments que leur intelligence, leur capacité, leur audace et d'heureuses circonstances font peu à peu sortir de la masse: une telle classe ne meurt pas facilement; elle ne meurt pas tant qu'une force consciente et suffisante en nombre et en capacité ne l'a pas abattue.

Mais comment concilier cette vitalité de la société bourgeoise - vitalité qu'on lui reconnaît et qu'on déplore, nous l'espérons - et ce désir qu'ont les soi-disant socialistes de collaborer avec elle et de la renforcer, étant donné que le but du socialisme est précisément de l'abattre et de la remplacer par une société d'hommes librement solidaires entre eux?

Essayons de comprendre. *«Travailler pour la société bourgeoise, c'est travailler pour le socialisme».* Mais alors, à quoi sert D'Aragona? Les bourgeois et leurs gouvernements sont mieux placés pour travailler pour la société bourgeoise... à moins que D'Aragona ne veuille dire par là que, dans la lutte en faveur de la société bourgeoise, il fait, lui, ce que les carabinieri et les fascistes n'arriveraient pas à faire, c'est-à-dire tenir en bride les travailleurs par la persuasion.

«Plus le capitalisme est développé, et plus le socialisme est fort». Mais dans quel monde vit donc D'Aragona, ou plutôt dans quel monde s'imagine-t-il que nous vivons? L'Angleterre et les États-Unis sont les pays où le capitalisme est le plus développé et c'est là que le socialisme est le moins populaire, le moins répandu. L'Allemagne était, avant la guerre, un pays dans lequel le capitalisme, en pleine croissance et vigoureux, s'acheminait vers des hauteurs jamais atteintes ailleurs et son socialisme n'était que ce mensonge colossal que les anarchistes dénonçaient depuis longtemps et que la guerre a rendu manifeste aux yeux de tous.

En vérité, D'Aragona nous rabâche là, pour les besoins de sa thèse, toutes les vieilles erreurs marxistes: la misère croissante, la concentration croissante du capital, la disparition des classes moyennes... le fait que la gestion collective remplacera fatalement la gestion privée, comme le socialisme remplacera fatalement le capitalisme.

Mais en fait, la misère ne croît pas, ou quand elle croît, elle ne favorise pas pour autant le développement du socialisme ni de l'esprit révolutionnaire; tantôt le capital se concentre, tantôt il passe dans

plus de mains selon les vicissitudes économiques et politiques variables; loin de disparaître, les classes moyennes se renforcent. Et le passage du capitalisme au socialisme s'avère rien moins que fatal: au contraire, il semblerait, à certains moments, que le socialisme meure avant d'avoir tué, ou seulement entamé, le capitalisme.

La Révolution russe a poussé les marxistes à jeter aux oubliettes le principe selon lequel le socialisme ne peut naître que du capitalisme parvenu à son développement maximum. Et maintenant, les vieux dogmes sont remis à l'honneur par l'échec de la révolution en Russie, échec qui est dû essentiellement à l'esprit despotique et centralisateur des marxistes.

Mais la vérité reste la vérité.

Le socialisme est une question de conscience et de volonté.

Quand les travailleurs ne supporteront plus l'état d'infériorité morale et matérielle qui est le leur, quand les hommes de cœur se révolteront contre un monde d'infamies et de souffrances inutiles, quand un nombre suffisant de personnes voudront vraiment en finir, alors le socialisme existera. Sinon, non.

Aider la société bourgeoise, cela veut dire... aider la bourgeoisie et reculer d'autant le socialisme. Rien d'autre... à moins qu'on ne veuille comptabiliser comme un bien pour le socialisme les avantages que les socialistes traîtres peuvent obtenir de la bourgeoisie.

Errico MALATESTA.
